

MORT DANS LA FORET

L'Heure fatidique était là, dans cette aurore splendide et dorée. Etendue auprès de son époux encore endormi, Savitri plongeait dans son propre passé comme un moribond qui revoit les champs ensoleillés de la vie où lui aussi courut et joua avec les autres, relevant la tête par-dessus l'énorme fleuve noir au fond duquel il va falloir plonger à jamais. Tout ce qu'elle avait été, tout ce qu'elle avait fait, elle revécut : l'année entière défila en un courant rapide et tumultueux de souvenirs, et puis se retira dans un irrévocable passé.

Alors elle se leva en silence puis, office rendu, elle alla se prosterner devant la grande déesse simplement gravée par Satyavan sur une pierre de la forêt. Seules son âme et Dourga savaient quelle prière elle murmura. Peut-être perçut-elle dans l'immense forêt obscure la présence de la Mère infinie veillant sur son enfant, peut-être qu'une Voix secrète lui glissa quelque mot apaisant. Enfin, elle se rendit auprès de la reine mère au teint pâle. Elle parla, prenant bien garde de surveiller ses lèvres et de présenter un visage tranquille, de peur que quelque mot égaré ou quelque regard révélateur puisse faire passer dans le cœur de cette mère ignorante — détruisant ainsi tout bonheur ou raison de vivre — un terrible pressentiment de la malédiction à venir. Elle ne prononça donc que les paroles essentielles : tout le reste elle tenait pressé dans son cœur angoissé et elle imposa à son langage une paix tout à fait extérieure :

"Depuis un an que je vis en compagnie de Satyavan, ici sur la lisière des vastes forêts d'émeraude, dans l'anneau de fer de ces pics gigantesques et sous les déchirures azur du ciel sylvestre, je ne suis pas allée dans le silence de ces vastes régions boisées qui assiègent mes pensées de mystère, je ne me suis point promenée dans leur miraculeuse verdure, car cette petite clairière fut tout mon univers. Mais à présent un puissant désir s'est emparé de mon cœur d'aller avec Satyavan, tenant sa main, dans cette vie qu'il a aimée et touchée, parmi les herbes qu'il a foulées, et de découvrir les fleurs des bois et d'entendre à mon aise les oiseaux et la course précipitée des créatures qui s'interrompt aussi brusquement qu'elle a commencé, et le riche bruissement des buissons touffus, et tous les chuchotements mystiques de la forêt. Affranchis-moi aujourd'hui et permets que mon cœur ait une détente."

La reine répondit :

"Fais comme le souhaite ta raison avisée, O calme enfant-souveraine aux yeux irrésistibles. Je te tiens pour une forte déesse venue prendre en pitié nos jours arides ; ainsi, tu nous sers comme seule une esclave pourrait le faire, et pourtant tu transcendes tout ce que tu fais, tout ce que conçoit notre mental, semblable au puissant soleil qui pourvoit à la Terre de sa position élevée."

Alors l'époux condamné et sa femme qui en était consciente s'en allèrent main dans la main vers ce monde solennel où la beauté et la grandeur et le rêve informulé, où le silence mystique de la Nature pouvaient être ressentis dans une communion avec le mystère de Dieu. Satyavan marchait à son côté, plein de joie du fait qu'elle allait avec lui à travers ses domaines de verdure : il lui montrait toutes les richesses de la forêt, les fleurs innombrables de tout parfum et de toute teinte, et les plantes grimpantes rouges et vertes accrochées en couches épaisses, moelleuses, et puis d'étranges oiseaux au riche plumage, dont chaque cri qui hantait délicieusement les

distants rameaux, provoquait la réponse du chanteur si délicatement interpellé. Il parlait de toutes les créatures qu'il aimait : elles étaient ses amis d'enfance et ses camarades de jeu, ses contemporains et compagnons d'existence dans ce monde-ci dont il connaissait les moindres humeurs ; leurs pensées qui, au dire de l'esprit ordinaire, sont vides, il les partageait, et correspondant à chaque émotion sauvage il percevait une réponse.

Elle écoutait gravement, mais surtout afin d'entendre la voix qui allait bientôt s'interrompre dans ses tendres paroles, et de conserver précieusement ses rythmes doux et chéris à l'intention d'une mémoire solitaire lorsque personne ne marchera plus à son côté, lorsque la voix bien-aimée ne pourra plus s'exprimer. Mais son mental avait bien du mal à s'attarder sur leur sens ; car ce n'est pas à la vie qu'elle pensait, mais à la mort et à la solitude du terme de la vie. L'amour, dans sa poitrine transpercée par des pointes acérées d'angoisse, gémissait de douleur à chaque pas, s'écriant : "Maintenant, maintenant peut-être sa voix va-t-elle se taire à jamais !"

Plus encore, oppressée par quelque vague perception, elle jetait parfois un regard furtif, comme si ses yeux avaient pu deviner l'approche de la divinité terrible et sinistre.

Mais Satyavan avait fait halte. Il avait l'intention de terminer son travail ici-même, de sorte que, unis, heureux et insoucians, ils puissent tous deux flâner librement dans le profond mystère originel du cœur de la forêt. Il choisit un arbre qui dressait vers le ciel sa cime tranquille, luxuriante de verdure, appelant la brise par un geste accueillant de ses rameaux déployés, et de son fer il attaqua une branche brune, rugueuse et forte, habillée de son manteau d'émeraude. Sans un mot mais toute proche, Savitri le dévorait du regard pour ne perdre aucun mouvement de ce visage radieux et de ce corps qu'elle aimait. Sa vie s'était maintenant concentrée dans les secondes, non plus dans les heures, et elle économisait chaque instant comme un pauvre marchand qui dépose sur son étalage la misère de ses maigres restes d'or.

Mais Satyavan brandissait joyeusement sa hache. Il chantait les couplets d'une ballade de ce fameux poète, qui retentissaient de mort conquise et de démons massacrés, et il s'interrompait parfois pour lui jeter de douces paroles d'amour, ou de moquerie encore plus tendre que l'amour : elle, comme une panthère, bondissait sur ses mots et les portait dans la caverne de son cœur.

Mais alors qu'il travaillait, son destin vint à lui. Les hordes cruelles et affamées de la douleur parcoururent son corps sans un bruit, infligeant leurs morsures sous leur passage, et tout son souffle assiégé de souffrance lutta pour trancher les liens essentiels de la vie et être libre. Puis délivré, comme si une bête avait lâché sa proie, pour un moment ressuscité à la vigueur et un heureux bien-être, dans une vague de précieux soulagement, il se redressa, rassuré et reprit son labeur avec confiance, assénant cependant des coups moins précis.

C'est alors que la Grande Bûcheronne l'abattit, et que son travail prit fin : levant son bras, il rejeta la hache tranchante loin de lui comme un instrument de douleur. Savitri aussitôt vint à lui et l'embrassa, pleine d'une muette angoisse et il s'écria :

"Savitri, une douleur intense me fend la tête et la poitrine comme si ma hache les transperçait au lieu de la branche vivante. La même agonie me déchire que celle que l'arbre doit ressentir lorsqu'il est tranché et qu'il doit perdre la vie. Laisse-moi un instant reposer ma tête sur ton sein et protège-moi de tes mains contre ce destin maudit : peut-être que si tu me tiens fort, la mort passera son chemin."

Alors Savitri s'assit sous de larges branches fraîches et vertes sous le soleil, et non pas l'arbre blessé que la hache tranchante avait fendu — qu'elle évita ; mais

s'allongeant sous le tronc majestueux d'un arbre plus fortuné, elle l'accueillit sur son sein et fit de son mieux pour apaiser de ses mains son front et son corps torturés. A présent toute angoisse et toute peur en elle s'étaient éteints et un grand calme était tombé. Le désir de soulager la souffrance de Satyavan, son effort pour faire obstacle à la douleur, cela était la seule sensation mortelle qui lui restait. Et cela aussi passa : ferme de cœur et forte, elle patientait à la manière des dieux.

Mais maintenant l'habituel teint frais de Satyavan avait viré au gris terne et ses yeux s'éteignaient, désertés par la claire lumière qu'elle aimait. Seul subsistait un vague mental physique, vide du regard lumineux appartenant à un esprit glorieux. Mais juste avant que ceci ne pâlisse tout à fait, Satyavan s'écria en un dernier sursaut désespéré :

"Savitri, Savitri, O Savitri, penche-toi, mon âme, et donne-moi un baiser cependant que je meure."

Et alors même que ses lèvres blêmes se pressaient sur celles de Satyavan, ces dernières vinrent à manquer, perdant l'ultime douceur d'une réponse ; la joue de Satyavan retomba contre son bras doré. Elle chercha encore sa bouche de ses lèvres vivantes, comme si elle pouvait d'un baiser persuader son âme de revenir ; et c'est alors qu'elle se rendit compte qu'ils n'étaient plus seuls.

Quelque chose de conscient, vaste et terrible, était arrivé là. Elle sentit auprès d'elle une ombre immense et silencieuse qui répandait un froid sur cette fin de matinée, avec les ténèbres pour escorte. Un silence effrayant s'était abattu sur l'endroit : il n'y avait plus un cri d'oiseau, plus une voix d'animal. Terreur et angoisse imprégnaient le monde comme si le mystère de l'annihilation avait prit une forme tangible. Un mental cosmique posait ses yeux formidables sur tout, méprisant tout sous son insupportable regard et, doté de lèvres immortelles et d'un front puissant, cela voyait dans son immense pensée destructrice toutes les créatures et tous les êtres comme un songe pitoyable, rejetant avec un calme dédain les charmes de la Nature, par la signification tue de son profond regard exprimant l'irréalité de la création et de la vie qui aurait dû être à jamais mais n'a jamais été, avec ses récurrences répétées autant brèves que vaines, comme si d'un Silence sans forme et sans nom l'Ombre d'une divinité hautaine et indifférente condamnait à son Néant l'univers illusoire, annulant sa prétention d'intelligence et d'action dans le Temps, et son imitation d'éternité.

Elle sut que la Mort visible se tenait là et que Satyavan avait trépassé dans ses bras.

Fin du Chant 3
Fin du Livre VIII